
Le Maroc à l'heure du monde (xv^e- xvii^e siècle). Bilan clinique d'une historiographie (dé)connectée

Yassir Benhima*

La place limitée qu'occupe aujourd'hui la recherche sur l'histoire des connexions « internationales » du Maroc est symptomatique des évolutions récentes de l'historiographie du Maroc, qu'elle émane de l'Université marocaine ou d'institutions occidentales. Un rapide tour d'horizon de la production scientifique, notamment autour des temps de la mondialisation de la fin du Moyen âge ou de la première modernité, permet de voir que l'historiographie du Maroc, en général, n'a pas encore entamé sa mue « globaliste »¹. Un tel constat, sur lequel cet article reviendra en détail, ne peut faire l'économie d'une présentation des possibilités qu'offre la documentation disponible pour explorer des pans entiers de l'histoire marocaine.

Le Maroc et l'Europe : heurs et malheurs de l'historiographie au xx^e siècle

Le paysage historiographique actuel concernant le Maroc est tributaire des évolutions de plus d'un siècle de recherche. Parallèlement à la pénétration coloniale économique, politique et militaire au Maroc, une tradition académique portant sur le pays a progressivement vu le jour. L'exploration d'un pays méconnu par les Occidentaux prit d'abord la forme du voyage linéaire, dont la *Reconnaissance au Maroc (1883-1884)* de Foucauld (1888) constitue l'archétype, qui inspirera plus tard Mouliéras (1895 et 1899) ou Doutté (1914)². Elle prit ensuite une forme institutionnalisée avec la *Mission scientifique du Maroc* (1903) dont l'infatigable responsable, Georges Salmon, initia une série d'enquêtes systématiques accumulant données géographiques, historiques

* Historien, Maître de conférences, Sorbonne Nouvelle - Paris 3 - CIHAM/UMR 5648.

1. La sphère de l'histoire globale est marquée aujourd'hui par l'existence de plusieurs courants historiographiques. Ainsi, à côté des grandes synthèses d'histoire mondiale et globale, fortement représentées dans la production anglophone, l'histoire connectée tend à valoriser l'étude des conjonctures transcontinentales et des formes de mobilité et d'hybridation. Sur le paysage historiographique complexe de l'histoire globale, voir Maurel, 2009, Petré-Grenouilleau, 2010 et Caillé et Dufoix, 2013.

2. Sur ce processus exploratoire, voir Dusserre, 2009.

et ethnographiques sur les villes et campagnes marocaines ; les premières recherches de Salmon sur le nord du pays se poursuivront après sa mort prématurée en 1906, pour aboutir à l'emblématique *Villes et tribus du Maroc* dont les onze volumes parurent entre 1915 et 1933. Ces entreprises seront à l'origine du savoir colonial sur le Maroc, développant les premiers paradigmes de l'étude de la société marocaine, mais distillant aussi une connaissance peu historicisée, pétrie de stéréotypes sur les composantes, berbère et arabe, de la culture marocaine, sur la place de l'islam ou sur le rôle du politique (Rivet, 1984 et 1988, t. 1, 19-37).

Mais au moment où ces premiers savants s'affairaient sur le terrain, d'autres, écumant les fonds d'archives européens, entamaient une entreprise aussi colossale, mais le plus souvent oubliée des historiens. Henry de Castries, militaire de carrière et grand érudit, se consacra pendant des années à un projet considérable : réunir, analyser et transcrire (et parfois traduire en français) des centaines de documents portant sur le Maroc et dispersés dans les fonds d'archives européens³. Son entreprise, qu'il intitula les *Sources inédites de l'histoire du Maroc* (SIHM), s'inscrit parfaitement dans l'esprit qui animait ses contemporains sur le terrain : « Le Maroc, si jalousement fermé aujourd'hui et dont le système politique semble être uniquement à se refuser à toute évolution civilisatrice, n'a pas toujours eu recours à des procédés aussi radicaux pour conserver son autonomie. Il entretenait autrefois des relations suivies avec les grandes nations maritimes de l'Europe et l'étude de ces relations ne peut manquer d'être féconde en enseignements de toute sorte » (Castries, 1905, 1). En prenant conscience des limites des sources narratives arabes qui commençaient à peine à être découvertes et éditées, en anticipant également la pénurie archivistique dans un Maroc dont les bibliothèques étaient encore inaccessibles aux chercheurs occidentaux, de Castries vit dans son entreprise un moyen efficace pour étudier non seulement les relations entre le Maroc et l'Europe, mais surtout l'évolution politique et économique du pays. C'est pour cela que la chronologie retenue pour définir les trois séries du corpus coïncide avec le règne des deux dynasties chérifiennes, sa'adienne puis 'alawite. Ce choix ne sera pas sans conséquences sur l'évolution de la recherche : les documents antérieurs au XVI^e siècle issus des fonds compulsés par de Castries et les continuateurs de son œuvre ne sont que rarement publiés dans les SIHM, notamment pour l'Espagne voisine où la documentation se rapportant au Maroc est abondante. Par ailleurs, les fonds italiens dont la richesse pour l'histoire des relations méditerranéennes était déjà connue des spécialistes, n'ont pas été dépouillés.

Initiée et menée en grande partie par de Castries, l'entreprise sera poursuivie, notamment pour ses volets ibériques, par plusieurs chercheurs. Les SIHM constituent jusqu'à nos jours, avec vingt volumes publiés, la plus importante série de documents édités sur le Maroc et demeurent sans équivalent d'ampleur comparable pour le reste du Maghreb. Plusieurs de ses artisans se

3. Malgré une œuvre majeure pour l'histoire du Maroc moderne, l'œuvre d'Henry de Castries demeure peu connue des spécialistes. Le récent *Dictionnaire des Orientalistes de langue française* (Pouillon, 2008) ne lui a pas consacré de notice dans sa première édition, et l'article qui lui est consacré dans la mise à jour ne mentionne qu'incidemment son œuvre historique et sa portée. Pour une biographie mieux documentée et une bibliographie complète, voir Cénival, 1927.

sont engagés dans un effort remarquable d'édition et de traduction d'ouvrages européens concernant le Maroc, le tout constituant une documentation riche sur les rapports entre le Maroc et l'Europe, essentiellement depuis le XVI^e siècle.

La chronologie des parutions des SIHM est symptomatique de l'intérêt historique pour la question : le début des années 1960 vit la fin de l'entreprise (le dernier volume parut en 1961 sous la responsabilité de Chantal de La Véronne) et un ralentissement notable de la recherche sur le sujet. En effet, avec la décolonisation, le débat sur les archives a pris une tournure passionnée : la déconstruction des thèses de l'histoire coloniale passait d'abord par une réflexion sur les sources, notamment les archives de l'État, témoins emblématiques de la continuité, dans l'histoire, d'une tradition étatique considérée par plusieurs historiens marocains comme le ciment de la construction nationale. Cette posture était incarnée par Germain Ayache, qui a longuement défendu l'apport des archives marocaines dans une histoire nationale affranchie du regard biaisé imposé par la documentation européenne (Ayache, 1966 et 1979). En réaction aux thèses colonialistes sur la dualité *blād al-Makhzen/blād al-Siba* (État vs pays de la dissidence), le moment de la décolonisation a d'ailleurs favorisé une lecture nationaliste de l'histoire. La « nation » marocaine s'identifie à son « État » et, en réponse cinglante à l'idée d'un archaïsme du Makhzen véhiculé par l'historiographie coloniale, elle plonge ses racines dans l'histoire : les éléments constitutifs du sentiment national marocain remonteraient à l'époque mérinide (El-Menouni, 1968), et les manifestations de l'éveil (*yaqaza*) du Maroc en consacraient la modernité, depuis le xv^e siècle. C'est désormais une vision centripète de l'histoire du pays qui prédomine dans l'université marocaine, favorisant le point de vue du pouvoir central au détriment de l'étude de ses marges politiques. Quant à ses connexions européennes, suspectes de continuer à diffuser les thèses du passé colonial, elles sont de plus en plus laissées à l'écart des enquêtes.

Cette réaction épidermique qui a prévalu durant la période de décolonisation, parfaitement compréhensible eu égard à la violence du choc colonial, s'est progressivement estompée. Les années 1970 virent émerger une jeune école historique, animée à la fois par des historiens marocains et par des historiens européens anticoloniaux, nourrie des méthodes d'une histoire critique, avec pour références les historiens de l'école des *Annales*. En faisant de la monographie régionale son outil principal, elle revendiquait une histoire totale où l'étude des faits sociaux et économiques tenait une place de choix. Au jacobinisme historique de la phase précédente, se substitua donc une histoire des régions où l'archive locale était valorisée. Paradoxalement, les archives européennes susceptibles de fournir des matériaux originaux sur cette histoire des zones périphériques sont restées peu exploitées, à quelques notables exceptions près⁴.

Jusqu'à la fin des années 1980, l'évolution du paysage historiographique marocain n'offrait pas les conditions du développement d'une tradition historiographique locale s'intéressant aux relations du Maroc avec son contexte méditerranéen, notamment pour les périodes médiévale et moderne. La focalisation sur le centre politique (le pouvoir et ses manifestations), puis le tournant des monographies régionales, ont sanctionné une logique irrésistible de repli. Celui-ci est d'abord géographique : la multiplication des centres universitaires

4. C'est le cas de l'étude d'Ahmad Bushârib (1984) et des travaux de Bernard Rosenberger.

et l'absence d'une organisation de la recherche en réseau ont favorisé l'émiettement d'un savoir académique de plus en plus ancré localement, mais aussi détaché des courants de recherche internationale. Ce régionalisme a accentué aussi le repli linguistique alors que la pratique plurilingue est plus que jamais une nécessité impérieuse dans le monde de la recherche. En effet, avec l'arabisation intégrale de l'enseignement de l'histoire, l'utilisation du français n'a cessé de décliner dans la production marocaine, sans parler de la maîtrise des autres langues, anciennes et modernes.

Dans un pays où le discours politique officiel revendique depuis l'Indépendance aussi bien ses racines africaines, arabo-islamiques que son ouverture à l'Europe, cette tendance au repli est remarquable. Ce finistère du monde arabe cultive sa spécificité, au point que l'université marocaine compte très peu de spécialistes, et forcément peu de recherches, sur le reste du monde arabe, Machreq comme Maghreb. L'Irak des 'Abbassides, l'Égypte des Mamluks ou l'Algérie turque intéressent peu la recherche marocaine, contrairement à ce qu'on peut constater en Tunisie⁵. Seule l'Afrique subsaharienne bénéficie depuis les années 1990 d'un regain d'intérêt en partie suscité par la commande publique : la création de l'Institut d'études africaines ne répond pas uniquement à un agenda académique mais vient renforcer l'influence politique et religieuse du Maroc dans la région. Parallèlement, l'émergence d'une série de recherches sur les relations maroco-ottomanes a ouvert un champ nouveau, peu exploré avant les années 1990 (El Moudden, 2007). Malgré ces exceptions, ce syndrome de l'insularité est symptomatique des problèmes structurels qui traversent la recherche historique au Maroc et de l'ampleur des défis qui attendent la recherche.

Le Maroc à l'heure de la première mondialisation : état et enjeux de la recherche récente

Tributaire d'un tel passif, l'historiographie marocaine ne jouit pas des conditions nécessaires pour voir émerger en son sein un fort courant dévolu à l'étude des connexions internationales du Maroc. Aussi la sensibilité aux thématiques de la mondialisation et de la globalisation, notamment pour les périodes médiévale et moderne, y demeure très timide.

L'un des ouvrages récents consacré aux manifestations diverses du rapport du Maroc à l'Europe témoigne des termes du débat. 'Abd al-Majīd Qaddūrī, dans un ouvrage dont la première édition a été publiée en 2000, étudie les relations du Maroc et de l'Europe (xv^e-xviii^e siècle), principalement à travers le paradigme du dépassement. Cette notion, qui n'est pas clairement définie dans l'ouvrage, renvoie à des situations variées : le Maroc dépassé économiquement et politiquement par l'Europe, ou les tentatives de réforme et de modernisation entreprises au Maroc pour dépasser les blocages internes... Cette ambivalence nuit à la lisibilité de l'ouvrage. Dans une approche dominée par le comparatisme, la rhétorique du déclin (voire de la décadence) et du retard demeure sous-jacente, reproduisant des schèmes de pensée réciproquement

5. Il suffit de rappeler les travaux désormais classiques d'Hichem Djaït sur les débuts de l'islam, de Radhi Daghfous sur le Yémen, de Mounira Chapoutot et Tahar Mansouri sur l'Égypte mamlouk.

adoptés de part et d'autre de la Méditerranée, exacerbant ainsi l'expression de l'altérité et restreignant les formes de commensurabilité⁶. Prisonnier des termes selon lesquels le débat a été posé à l'indépendance, quarante ans plus tôt, l'ouvrage n'a pas réussi le dépassement des limites d'une lecture nationaliste (la lecture binaire du Maroc de la soumission à l'étranger ibérique opposé au Maroc de la Résistance), malgré des passages intéressants s'appuyant sur une documentation multilingue. Quant au procès fait au maraboutisme et aux croyances dans le miraculeux, responsables selon l'auteur d'une décadence morale et intellectuelle, il ignore la prégnance du sacré et de l'irrationnel dans toutes les sociétés de l'époque moderne, européennes ou extra-européennes.

Bloquée dans le temps de la décolonisation⁷, l'historiographie marocaine n'est guère entrée dans les débats des théories postcoloniales⁸. La réception décalée des tendances historiographiques de l'Occident ou d'ailleurs ne fait qu'accentuer le sentiment d'une pensée historique décrochée, qui peine à trouver sa place dans un paysage historiographique sans cesse renouvelé.

Si la sensibilité aux thématiques de l'histoire globale est encore très faible au Maroc, le Maroc des xv^e-xvii^e siècles intéresse-t-il les chercheurs déjà impliqués dans cette voie ? Le bilan est, là encore, étonnement limité : aucun ouvrage majeur de l'histoire globale ne fait du Maroc son terrain d'expérimentation et les références au pays, même secondaires, sont rares. L'exemple de la constitution de l'empire colonial portugais, qui figure aujourd'hui parmi les champs emblématiques de la *global history*, l'indique bien. En effet, dans la longue histoire de cet empire colonial et de la mise en place d'un réseau commercial international, la place du Maroc fut déterminante. Les premières expériences coloniales portugaises au Maroc, à commencer par Sabta (1415), ont constitué l'assise des phases ultérieures de l'expansion lusitanienne : circumnavigation des côtes de l'Afrique, projection sur le monde de l'Océan indien, puis, dans un tout autre contexte, colonisation du Brésil. La connaissance de l'exemple marocain est alors fondamentale pour une meilleure intelligibilité de la présence portugaise en Afrique et en Orient⁹. Or, si l'*Estado do India* reste l'un des terrains privilégiés de l'une des tendances les plus en vue de l'histoire de la mondialisation, la *connected history*, comme en témoignent les travaux de Sanjay Subrahmanyam, le Maroc n'y tient qu'une place marginale. D'une manière ponctuelle, l'historien indien, suivant les pas anticipateurs de Jean Aubin, a clairement flairé les connexions possibles entre les expériences marocaine et

6. Au sujet de la critique de la notion du déclin, voir Dakhli, 2005, 65-86.

7. Mohamed Kenbib nous alerte par ailleurs sur le caractère embryonnaire des travaux historiques sur l'époque du Protectorat, considérée dans le discours nationaliste ambiant comme une parenthèse de l'histoire marocaine (Kembib, 2004).

8. On peut néanmoins lire comme un des premiers signes de l'intérêt des historiens marocains pour les thématiques des *postcolonial studies* la parution récente, dans un volume dédié à Abderahmane El Moudden, d'un article de Dipesh Chakrabarty sur les *subaltern Studies* dans l'historiographie postcoloniale (Chakrabarty, 2012). On peut par ailleurs remarquer l'absence criante d'auteurs issus des milieux académiques du monde arabe dans le foisonnement intellectuel de la sphère « postcoloniale » telle qu'elle apparaît dans l'intéressant panorama de Jean-Loup Amselle (2008).

9. Cette perspective ressort d'ailleurs dans les travaux pionniers de quelques chercheurs, antérieurement à la vague de l'histoire globale. Dans son dernier ouvrage (posthume) consacré à Manuel 1^{er} (1495-1521), Jean Aubin, grand spécialiste de la présence portugaise dans l'Océan indien et le Golfe persique, réserve une part conséquente au Maroc (Aubin, 2006, 149-221).

indo-persane de l'expansion portugaise. Dans son récent *Three Ways to be Alien*, il présente le cas emblématique de Yahyā Ū Ta'fūft, chef tribal de la région de Safi allié aux Portugais, en préambule de son étude de trois portraits d'exilés entre Inde et Europe (Subrahmanyam, 2013). Un autre de ses articles, consacré à la circulation des modèles narratifs de l'historiographie, accorde une place non-négligeable aux possibles rapports entre l'historiographie portugaise relatant l'expansion en Inde et l'héritage historiographique andalou et maghrébin (Subrahmanyam, 2010). Mais ces contributions ponctuelles, aussi précieuses soient-elles, ne compensent pas cette faible présence du Maroc. Aux frilosités académiques marocaines répond un certain désinvestissement européen. Il est évident que le Maroc, comme d'ailleurs le Maghreb, ne fait plus recette, notamment dans une tradition historique centrée sur l'Orient musulman. Tombé dans la banalité du voisinage, le Maroc ne semble plus constituer un terrain attractif pour les historiens occidentaux.

Les chantiers de l'histoire « connectée » du Maroc (xv^e-xvii^e siècle)

L'appel du large et la connaissance de la marge

Quand on examine la masse de documents européens ou marocains produits dans le sillage du « grand désenclavement » du Vieux Monde entre XV^e et XVII^e siècles, force est de constater que le centre politique, intellectuel et religieux qu'était Fès y occupe une place secondaire. Par sa dimension principalement maritime, l'intensification de la rencontre avec l'Europe passe obligatoirement par les littoraux, espace demeurant malgré tout à la marge d'une tradition étatique marocaine foncièrement continentale¹⁰. Cette spécificité fait de ce moment de la « première mondialisation » une occasion inespérée pour opérer un décentrement du regard historien sur le pays.

C'est que le monde de la périphérie, surtout atlantique, est celui de toutes les perméabilités : subissant directement les effets de l'expansion ibérique, il a vu la continuation du bouleversement de sa structure démographique avec l'importance croissante des populations arabes semi-nomades. L'installation de communautés migrantes, mudéjare et morisque d'un côté, juive ibérique de l'autre, renforça considérablement les rapports avec l'Europe. L'intensification des réseaux marchands avec l'ouverture des horizons africains, asiatiques et transatlantiques, finit par impliquer des acteurs de plus en plus variés, non seulement méditerranéens et ibériques, mais aussi de l'Europe du Nord.

Grâce à la documentation qu'il a produite, ce moment se prête particulièrement bien à l'étude de phénomènes peu perceptibles dans l'historiographie officielle. Les formes de mobilité, tant spatiale que sociale, trahissent une forte dynamique sociale traversée par des ancrages territoriaux mouvants : semi-

10. L'investissement des pouvoirs marocains successifs, almoravide, almohade ou plus tard sa'adien, dans le contrôle de l'espace littoral et l'animation du monde maritime, n'enlève rien à cette marginalisation des villes et territoires littoraux, surtout atlantiques. La place réduite qu'occupent les villes côtières, surtout atlantiques, dans l'historiographie médiévale officielle, en témoigne amplement. On peut citer le cas de Safi (Benhima, 2008).

nomades oscillant entre plusieurs points de fixation ; communautés ibériques, juives et musulmanes, fuyant la dérive unificatrice (et « purificatrice ») de la Monarchie catholique, sans rompre leurs attaches avec l'Europe ; *mouradores*, populations européennes installées à demeure dans les villes occupées ; populations serviles africaines ou européennes... À ces origines et ces appartenances multiples correspond une versatilité des modes d'identification : quoique présent, le religieux n'est pas le seul référent identitaire mobilisé et les trajectoires personnelles s'accommodent souvent des conversions et des identités multiples. Ce *self-fashioning* est décrit par quelques études suggestives, retraçant – parfois à la manière de la microhistoire – des trajectoires individuelles exceptionnellement documentées¹¹ ; d'autres travaux privilégient une sociographie de groupe, maniant parfois l'instrument statistique, pour dépeindre groupes ou communautés impliquées par une histoire complexe des mobilités¹². Quant aux mobilités marchandes, leur étude reste très inégale : grâce au développement, autrefois, de l'histoire économique, les circulations commerciales impliquant le Portugal ont été largement étudiées¹³ ; ailleurs, et malgré une documentation riche, des études d'envergure manquent encore, sur les rapports économiques avec la Castille voisine, ou avec les Pays-Bas...

Les mobilités, dans la diversité de leurs configurations, contraintes ou libres, définitives ou périodiques, favorisent les imbrications culturelles et les formes de métissage et d'hybridité. Le terme semble absent des écrits sur le Maroc, comme il l'est le plus souvent de l'approche d'une Méditerranée encore pensée prioritairement sous le prisme de la fracture culturelle et religieuse. Les études récentes sur le métissage et l'hybridité, notions aussi discutées que fécondes, ouvrent des perspectives encore inexploitées pour l'histoire du Maroc¹⁴.

Traductions et négociations

L'abondante matière documentaire disponible sur les relations entre le Maroc et l'Europe pour le XVI^e et le XVII^e siècle se prête admirablement à une étude des formes de traduction et de négociation aussi bien interlinguales qu'interculturelles. Car à un bilinguisme arabe/berbère courant, et à une diglossie classique caractéristique des usages de l'arabe dans les contextes officiels, s'ajoute une multitude de faits de langue résultant de l'intensification des connexions « internationales » du Maroc. Si le dossier de la *lingua franca*, admirablement abordé par Jocelyne Dakhliya (2008), ne concerne que secondairement le Maroc, la pratique des langues étrangères, européennes

11. Les cas emblématiques de Léon l'Africain et de Samuel Pallache ont été au centre d'études importantes : Zemon Davis (2006) et Pouillon (2009) pour le premier ; Garcia-Arenal et Wieggers (1999) pour le second. Yahyā Ū Ta'fūft, a fait quant à lui l'objet de nombreuses études, parfois envisagées sous l'angle de la mobilité interculturelle (voir notamment Racine, 2012 et Subrahmanyam, 2013).

12. La présence de communautés juives, essentiellement migrantes, dans les villes occupées par le Portugal, a fait l'objet d'un travail important (Da Silva Tavim, 1997) ; les Morisques, paradoxalement, ont suscité un intérêt largement en deçà de ce que laisseraient attendre la documentation disponible et l'ampleur des migrations.

13. Le travail de Godinho (1981), quoique portant sur l'histoire économique de l'empire portugais en général, accorde une place importante au Maroc.

14. Sur le caractère opportun de l'utilisation de la notion de métissage, voir Dakhliya, 2008 et 2012.

notamment, par les différents acteurs marocains, n'a pas été étudiée. Quelle était, par exemple, la place du castillan dans la chancellerie marocaine, en particulier du temps des Saadiens ? Comment les usages d'une chancellerie arabe, héritière des pratiques médiévales véhiculées par un milieu de *kuttāb* de formation classique, s'articulaient-ils avec les intermédiaires juifs, morisques ou européens familiers avec les méthodes des chancelleries européennes ? Enfin, quelle place occupait l'arabe marocain, fortement représenté dans les documents arabes officiels retrouvés dans les archives européennes ? Peut-on se satisfaire de l'analyse classique qui y voit le signe d'un déclin intellectuel des élites au pouvoir ou bien pouvons-nous y déceler les indices d'un rôle nouveau des langues vernaculaires, synonyme d'une évolution des représentations du pouvoir et des modèles culturels¹⁵ ?

Au-delà du strict fait langagier, la négociation interculturelle dans les multiples situations de contact offre une piste intéressante dont l'exploration n'a guère commencé pour cette période. Le contexte de l'échange diplomatique est particulièrement favorable pour interroger la commensurabilité des codes et usages de la société de cour. Au-delà de la rhétorique guerrière qui peut parfois émailler le discours produit sur l'Autre, une longue histoire de fréquentation, de connaissance réciproque et de circulations des modes et des codes – y compris le code d'honneur – (Racine, 2012) trahit des perméabilités que ne laisse pas soupçonner la représentation essentialiste dominante d'aires culturelles cloisonnées en Méditerranée.

Objets et techniques en transfert

À l'exception d'une contribution encore timide de l'archéologie et de l'histoire de l'art, l'histoire marocaine reste en général peu sensible aux faits matériels. L'histoire de la culture matérielle, dans tout ce qu'elle implique de travail sur les processus de production, les modes de consommation, les formes d'appropriation et d'accommodation des artefacts, ouvre des perspectives extrêmement fécondes. Il est indubitable que la circulation des objets, y compris sur une grande distance, a précédé l'intensification des mobilités humaines. La période des xv^e-xvii^e siècles, qui enjambe la limite du séquençage périodique conventionnel, est particulièrement propice pour mesurer l'ampleur du bouleversement, quantitatif et qualitatif, dans les flux des échanges mondiaux. Objets asiatiques, africains, européens et américains affluent dans des conditions variables au Maroc, dans ce qui est l'une des manifestations les plus marquantes des circulations de la mondialisation, et l'une des moins bien connues aujourd'hui. Faute d'un développement suffisant des recherches archéologiques, et en raison d'une très faible tradition de thésaurisation muséale, les témoins matériels de ces flux demeurent rares¹⁶, mais les sources textuelles permettraient de pallier ce manque. Les listes des marchandises vendues dans les ports marocains, d'une très grande variété, reflètent la dynamique de la consommation locale et son insertion dans un marché global.

15. En guise de comparaison, voir l'approche de l'émergence des langues vulgaires dans le paysage linguistique de l'Occident chrétien médiéval par Grévin (2012).

16. L'on peut citer, mais c'est une exception, une étude portant sur des collections marocaines privées de porcelaine japonaise (Erzini et Vernoit, 2009).

Conclusion

Le constat exprimé dans cette rapide présentation a clairement pour objectif d'interpeller, au-delà du cas marocain, les spécialistes du Maghreb sur l'impasse à laquelle peut conduire la tentation du repli, que peuvent accentuer les revendications, par ailleurs légitimes, d'une reconnaissance de spécificités culturelles régionales. Les historiographies maghrébines, à l'image de l'historiographie marocaine, demeurent engluées dans certains débats du temps de la décolonisation. La très faible sensibilité aux questions que posent les études *postcoloniales* trahit le décrochage d'un savoir historique en perte de repères, toujours tenté de reproduire le roman national, comme en témoigne une synthèse collective récente (Kably, 2012). Répondre au besoin d'histoire de la société d'aujourd'hui nécessitera sans doute une déconstruction salutaire de ce roman national, passant prioritairement par un effort de décentrement du regard dans lequel les connexions interculturelles trouvent leur utilité heuristique. Le nouveau besoin d'histoire, par ailleurs incarné par un développement de l'érudition locale, par des entreprises de vulgarisation de l'histoire, ou encore par la multiplication de sites internet qui lui sont dédiés, constitue un défi de taille pour les historiens du Maghreb, car l'implication d'acteurs non-académiques affaiblit la perception du discours historique en faveur des registres de la mémoire, une mémoire par essence sélective, oublieuse de pans entiers de l'histoire du pays et souffrant d'une faible capacité de patrimonialisation¹⁷. L'histoire du présent, ou d'un passé proche, cristallisée par les enjeux de la mémoire, ne saurait se dérober à une inscription nécessaire dans des temporalités plus longues, interrogeant encore en profondeur les fondements du contrat social et de la construction nationale.

Bibliographie

- AMSELLE Jean-Loup, 2008, *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock.
- AUBIN Jean, 2006, *Le latin et l'astrolabe III. Études inédites sur le règne de D. Manuel 1495-1521*, Paris, Fondation Gulbenkian.
- AYACHE Germain, 1966, « L'utilisation et l'apport des archives historiques marocaines », *Hespéris-Tamuda*, VII, p. 69-85.
- , 1979, *Études d'histoire marocaine*, Rabat, SMER.
- BENHIMA Yassir, 2008, *Safi et son territoire. Une ville dans son espace au Maroc (11^e-16^e s.)*, Paris, L'Harmattan.
- BERTRAND Romain, 2011, *L'histoire à parts égales*, Paris, Le Seuil.

17. Au-delà des cercles de spécialistes, la question du patrimoine et de son ancrage territorial est quasiment absente du débat public au Maroc. La lente mise en place du processus de patrimonialisation et sa très faible visibilité (par exemple par le biais de l'institution muséale) rendent difficiles les actions visant à lutter contre des ravages irréversibles que suscitent les changements rapides des sociétés et des espaces, tant urbains que ruraux (Hespéris-Tamuda, 2010 et Jelidi, 2013).

- BOUCHERON Patrick, 2012, *L'entretiens. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Verdier.
- BURKE Peter, 2009, *Cultural Hybridity*, Cambridge, Polity.
- BUSHARIB Ahmad, 1984, *Dukkāla wa l-isti'mār al-burtuġālī*, Casablanca, Dār al-thaqāfa.
- CAILLÉ Alain et DUFOIX Stéphane (dir.), 2013, *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- CASTRIES Henry de, 1905, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845. Première série : dynastie saadienne. Archives et bibliothèques de France*, t. 1, Paris, Ernest Leroux.
- CÉNIVAL Pierre de, 1927, « Le comte Henry de Castries », *Hespéris*, VII-3, 267-286.
- CHAKRABARTY Dipesh, 2012, « Les études subalternes et l'historiographie post-coloniale », in Abdelahad SEBTI et Abderrahim BENHADDA, *D'Inaouen à Istanbul. Mélanges offerts à Abderrahmane El Moudden*, Rabat, Université Mohammed V-Agdal, p. 119-145.
- DA SILVA TAVIM José Alberto Rodrigues, 1997, *Os judeus na expansão portuguesa em Marrocos durante o século XVI*, Braga, APPACDM.
- DAKHLIA Jocelyne, 2005, *Islamicités*, Paris, PUF.
- , 2008, *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, Actes Sud.
- , 2012, « L'impensable métis en Méditerranée ? », in Rania ABDELLATIF, Yassir BENHIMA, Daniel KÖNIG et Élisabeth RUCHAUD (dir.), *Construire la Méditerranée, penser les transferts culturels. Approches historiographiques et perspectives de recherche*, Munich, Oldenburg, p. 45-57.
- DOUTTÉ Edmond, 1914, *En tribu*, Paris, Geuthner.
- DUSSERRE Aurélie, 2009, « Atlas, sextant et burnous. La reconnaissance du Maroc (1846-1937) », thèse d'histoire sous la dir. de Gérard Chastagnaret, Aix-Marseille Université.
- EL-MANOUNI Muhammad, 1968, « Apparition à l'époque mérinide et ouattaside des éléments constitutifs du sentiment national marocain », *Hespéris-Tamuda*, IX-2, p. 219-227.
- EL MOUDDEN Abderrahmane, 2007, « Émergence d'un nouvel objet de recherche historique au Maroc : les études turco-iraniennes », in Abderrahmane EL MOUDDEN, Abdelhamid HENIA et Abderrahim BENHADDA (dir.), *Écritures de l'histoire du Maghreb. Identité, mémoire et historiographie*, Rabat, Université Mohamed V-Agdal, p. 123-134.
- ERZINI Nadia et VERNONIT Stephen, 2009, « Imari Porcelain in Morocco », *Muqarnas*, 26, p. 161-179.
- GARCIA-ARENAL Mercedes et WIEGERS Gerard, 1999, *Entre el Islam y Occidente. Vida de Samuel Pallache, judío de Fez*, Madrid, Siglo XXI de España Editores.
- GRÉVIN Benoit, 2012, *Le parchemin des cieus. Essai sur le Moyen âge du langage*, Paris, Le Seuil.
- GRUZINSKI Serge, 2004, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière.

- , 2008, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Le Seuil.
- HARTOG François, 2002, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil.
- Hespéris-Tamuda*, 2010, vol. XLV, *Patrimoine et patrimonialisation au Maroc*, dirigé par Mohamed BERRIANE.
- JELIDI Charlotte (dir.), 2013, *Les musées au Maghreb et leurs publics. Algérie, Maroc, Tunisie*, Paris, La Documentation française.
- KABLY Mohamed (dir.), 2012, *Histoire du Maroc, réactualisation et synthèse*, Rabat, Institut Royal pour la Recherche sur l'Histoire du Maroc.
- KENBIB Mohammed, 2004, « Colonialisme et postcolonialisme : le cas du Maroc », in Thierry FABRE (dir.), *Colonialisme et postcolonialisme en Méditerranée*, Marseille, Parenthèses, p. 27-32.
- MAGALHÃES GODINHO Vitorino, 1981, *Os Descobrimentos e a economia mundial*, Lisbonne, Editorial Presença.
- MAUREL Chloé, 2009, « La World/Global History. Questions et débats », *Vingtième siècle*, 104, p. 153-166.
- MOULIÉRAS Auguste, 1895 et 1899, *Le Maroc inconnu*, Paris, J. André, 2 t.
- PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier, 2010, « Les historiens français et les mondialisations », in Jean-François SIRINELLI, Pascal CAUCHY et Claude GAUVARD (dir.), *Les historiens français à l'œuvre 1995-2010*, Paris, PUF, p. 287-300.
- POUILLON François (dir.), 2008, *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, Karthala.
- , (dir.), 2009, *Léon l'Africain*, Paris, Karthala.
- QADDŪRĪ 'Abd al majīd, 2000, *Al-Maghrib wa mas'alat al-tajāwuz mā bayn al-qarnayn al-khāmis 'ashar wa al-thāmin 'ashar*, Casablanca, al-Markaz al-thaqāfī al-'arabī.
- , 2007, « Histoire et historiens au Maroc depuis l'indépendance », in Abderrahmane EL MOUDDEN, Abdelhamid HENIA et Abderrahim BENCHADDA (dir.), *Écritures de l'histoire du Maghreb. Identité, mémoire et historiographie*, Rabat, Université Mohammed V- Agdal, p. 93-100.
- RACINE Matthew, 2012, *A Most Opulent Iliad. Expansion, Confrontation and Cooperation on the Southern Moroccan Frontier 1505-1542*, San Diego, Lake George Press.
- RIVET Daniel, 1984, « Exotisme et "pénétration scientifique" : l'effort de découverte du Maroc par les Français au début du XX^e siècle », in Jean-Claude VATIN (dir.), *Connaissances du Maghreb. Sciences sociales et colonisation*, Paris, Éditions du CNRS, p. 95-109.
- , 1988, *Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc 1912-1925*, Paris, l'Harmattan.
- , 2012, *Histoire du Maroc*, Paris, Fayard.
- ROSENBERGER Bernard, 2008, *Le Maroc au XVI^e siècle. Au seuil de la modernité*, Séville, Fondation des trois cultures.
- SALLMANN Jean-Michel, 2011, *Le grand désenclavement du monde. 1200-1600*, Paris, Payot.

- SUBRAHMANYAM Sanjay, 2004, « Inde ouverte ou Inde fermée ? », in Alain MAHÉ et Kmar BENDANA (dir.), *Savoirs du lointain et sciences sociales*, Saint-Denis, Bouchène, p. 99-111.
- , 2010, « Intertwined Histories: Crónica and Târîkh in the Sixteenth-Century Indian Ocean World », *History and Theory*, 49, p. 118-145.
- , 2013, *Comment être un étranger. Goa-Ispahan-Venise- XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Alma (traduction française de *Three Ways to be an Alien*, 2010).
- SUBRAHMANYAM Sanjay et SICARD Philippe, 2000, « Parler pour autrui », *L'Homme*, 156, p. 87-98.
- ZEMON DAVIS Natalie, 2007, *Léon l'Africain : un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot (traduction de *Trickster Travels : A Sixteenth-Century Muslim between Worlds*, New York, 2006).